

Jean-Jacques Sadoux attire cette fois-ci notre attention sur un cinéaste engagé et humaniste dont tout cinéphile connaît le nom mais pas toujours sa très attachante personnalité et nombre de ses œuvres marquantes.

Carl Dreyer, un grand poète visionnaire du cinéma

Carl Theodor Dreyer a possédé la pureté du cœur et l'humilité naturelle d'un homme passionné. La passion de Carl Theodor était le film.

Lars Von Trier, cinéaste danois

Jean-Jacques Sadoux est enseignant et animateur de ciné-club.

Que Carl Dreyer (1889-1968) soit un des metteurs en scène les plus importants de toute l'histoire du cinéma, nul critique ne songe à le contester. Son œuvre, pourtant disponible en DVD, est néanmoins assez mal connue. La filmographie du maître danois couvre une partie importante de l'histoire du septième art entre 1919 et 1964, même si elle connaît une éclipse d'une dizaine d'années entre 1945 et 1955.

Ce qui frappe le plus à la vision des films de Dreyer est l'utilisation parfaitement maîtrisée du découpage et du rythme, l'usage magistral des gros plans et la fonction qu'il donne à la lumière : elle sublime les sujets qu'il traite. Le choix des décors et leur réalisme est également très important. Ernst Rehben faisait remarquer dans un article intitulé *Carl Dreyer, poète tragique du cinéma*¹

que « dans *Le maître du logis* (1925), le caractère réaliste du milieu petit bourgeois est obtenu [...] par des détails rigoureusement authentiques : mobilier, fleurs, pendules, abat-jour, [...] tout le bric-à-brac d'un [tel] foyer de l'époque ». Quant à Alain Robbe-Grillet il déclarait que *Ils attrapèrent le bac* (1948) lui « procurait la révélation de ce qu'un réalisme imaginaire pouvait être au cinéma »².

Cette notion de « réalisme imaginaire » rejoint une idée souvent évoquée à propos de Dreyer : il serait d'un certain point de vue un précurseur du néo-réalisme italien. On pourrait aussi parler de sa forte relation à l'expressionnisme allemand, dont témoigne explicitement l'une de ses citations : « Quiconque a vu mes films (les bons), saura quelle importance j'attache au visage de l'homme. C'est une terre que l'on n'est jamais las d'explorer. Il n'y a pas

¹ *Positif* n°8, septembre 1953.

² *Berlingske Tidende*, janvier 1964.

de plus noble expérience, dans un studio, que d'enregistrer l'expression d'un visage sensible à la mystérieuse force de l'inspiration. Le voir animé de l'intérieur, en se chargeant de poésie »³.

Remontons progressivement dans le temps avec quatre de ses chefs-d'œuvre.

ILS ATTRAPÈRENT LE BAC (1948)

Film de commande de la Sécurité routière danoise dans le but d'inciter les automobilistes à la prudence, ce court métrage ne présageait a priori en rien une œuvre cinématographique majeure. Il est pourtant imprégné du génie de son auteur et chaque nouvelle vision en est profondément troublante. Adapté d'une nouvelle écrite par le Prix Nobel de littérature danois Johannes V. Jensen, il fut tourné en durée réelle : 11 minutes. Dans la grande tradition de la dramaturgie classique, la règle des trois unités – de temps, d'action et de lieu – y est parfaitement respectée et, comme dans la tragédie grecque, le poids du *fatum* est présent dès l'ouverture.

La texture du film s'apparente à celle du muet, le très bref dialogue du début ne servant qu'à préciser l'argument : il s'agit de rejoindre en 45 minutes un bac situé à 70 kilomètres sur une route très fréquentée. Cinq ans auparavant, Dreyer écrivait : « Le cinéma parlant a eu tendance à négliger l'image au profit de la parole. Dans beaucoup de films on parle, ou plutôt on bavarde trop, tandis que l'œil a rarement le loisir de s'arrêter sur un beau plan. On croirait que les cinéastes ont oublié que le cinéma est avant tout un art visuel,



D.R.

qu'il s'adresse avant tout à l'œil et que l'image pénètre beaucoup plus facilement que la parole dans la conscience du spectateur. Je n'ai jamais mis une image pour elle-même simplement en raison de sa beauté car, si un plan ne favorise pas l'action, il est nuisible au film ». Tout dans *Ils attrapèrent le bac* illustre magistralement cette prise de position qui aurait pu être aussi celle d'un John Ford. Chaque image, chaque plan contribue à faire monter la tension dramatique pour amener le dénouement final, en fait déjà perceptible dès la première séquence où apparaît la voiture du destin avec un étrange motif funèbre peint sur sa carrosserie.

Le dernier plan, poignant et surréaliste, évoquant le passage du Styx avec Charon conduisant la barque emmenant le couple dans l'au-delà, offre une intéressante variation sur le thème du célèbre tableau du peintre suisse Arnold Böcklin : *L'Île des morts* (1886).

DIES IRAE (1942)

Dies Irae est un long métrage exemplaire de la démarche du cinéaste danois et de son univers. Se déroulant en 1623 dans un village où les frustrations engendrées par une

Arnold Böcklin
L'Île des morts (5^e version, 1886),
Museum der bildenden Künste,
Leipzig, Allemagne

³ Carl Dreyer, *Réflexions sur mon métier*, (1956), Petite bibliothèque des Cahiers du cinéma, 1997.



D.R.

Die Gezeichneten
(Aimez-vous les
uns les autres),
Allemagne, 1922

morale sexuelle de la plus grande hypocrisie font peser constamment la menace du procès en sorcellerie et du bûcher, le film est un vibrant plaidoyer pour la liberté et la dignité de la femme. Œuvre éminemment moderne et novatrice, son audace formelle et thématique tranche sur le conformisme du cinéma de l'époque.

Tourné en pleine période de l'occupation nazie au Danemark, *Dies Irae* joue avec beaucoup de subtilité de l'atmosphère de cette période sombre. La violence, l'intolérance et le fanatisme qui sont au cœur du récit cinématographique évoquent implicitement les miasmes de l'idéologie du Troisième Reich et l'on ne peut que s'étonner de l'absence de réaction de la censure nazie face à ce qui est une critique à peine voilée du régime hitlérien.

André Bazin soulignait en 1947⁴ ce qui faisait selon lui la force du film : « La véritable originalité de *Jour de Colère* réside dans la mise en scène. Volontairement et savamment picturale, elle recherche et atteint le style de la peinture flamande. Grâce à une science admirable des lumières et du cadrage, servie par l'opposition

des tons et des costumes, la moitié du film est un Rembrandt vivant ». Certaines des scènes de ce film ont de fait été tournées sur fond de toiles flamandes.

LE MAÎTRE DU LOGIS (1925)

« On ne naît pas femme,
on le devient »

Simone de Beauvoir

Ce film muet est l'une des œuvres les moins connues de Dreyer et pourtant c'est une de celles qui permettent une plongée particulièrement éclairante dans son univers. Il dénonce avec férocité la tyrannie domestique que l'homme fait subir à la femme dans le cadre de la vie conjugale. Exemple unique pour l'époque de dénonciation de la dimension odieuse du patriarcat et de la dureté de la condition d'une épouse, il frappe par son étonnante modernité. Le titre original danois, *Tu honoreras ton épouse*, renforce encore par sa référence biblique la violence du propos.

Ce huis-clos étouffant se déroule dans un petit appartement qui n'a, à première vue, rien de cinégénique mais que le talent du metteur en scène sublime. Rien à voir avec du théâtre filmé ! Dreyer précise lui-même son approche à la fois lyrique et réaliste des problèmes sociétaux qui sont le plus souvent à la base de son œuvre cinématographique : « Puisque le réalisme n'est pas de l'art en soi et puisqu'il faut en même temps qu'il y ait une correspondance entre l'authenticité des sentiments et l'authenticité des choses, je cherche à faire entrer des réalités dans une forme simplifiée et abrégée

⁴ André Bazin, L'Écran Français, 22 avril 1947, *Jour de Colère*.

pour atteindre ce que j'appellerai un réalisme psychologique ».

Maurice Drouzy soulignait à propos de ce film profondément atypique qu'il « était un exemple de grande architecture, un de ces films rares tournés en état de grâce dans lesquels tous les éléments se correspondent et s'emboîtent merveilleusement. Les personnages sont en symbiose avec leur cadre et les mouvements de caméra correspondent exactement aux nécessités de l'action »⁵.

DIE GEZEICHNETEN (« AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES ») (1922)

Nous sommes là en Russie, à l'époque des grands pogroms du début du xx^e siècle. Fuyant l'antisémitisme de son village natal, une jeune fille part à Saint-Petersbourg rejoindre son frère, riche avocat converti au christianisme. Elle y retrouve un ancien ami entré dans un groupe révolutionnaire, qui est arrêté par la police du tsar...

Carl Dreyer a témoigné toute sa vie de son refus du dogmatisme, de l'intolérance et du fanatisme. Ce long métrage muet dénonce avec force les préjugés les plus odieux. Il constitue l'un des plus émouvants plaidoyers contre l'antisémitisme et une ode à la fraternité humaine. Or, à l'exception du *Golem* de Paul Wegener (1920), peu de films de l'époque faisaient allusion aux persécutions antisémites qui marquèrent toute l'histoire européenne.

« La défense des Juifs russes humiliés et victimes des pogroms illustre la critique du fanatisme, considéré, selon une idée chère au cinéaste, comme le renversement caricatural de la religion »⁶. Parmi les

acteurs choisis par Dreyer figuraient des Juifs russes ayant échappé aux massacres et dont les témoignages avaient bouleversé le cinéaste.

*

Carl Dreyer déclara un jour « Consciemment je ne fais rien pour plaire au public ». Il n'est donc pas surprenant qu'il jouisse d'une réputation d'austérité, d'auteur difficile et même parfois un peu ennuyeux. Et pourtant, pour qui sait aller au-delà des apparences, il restera à tout jamais aux côtés de D.W. Griffith, d'Orson Welles, de Jean Renoir ou de Fellini l'un des grands poètes visionnaires du cinéma. ☺

⁵ Carl Dreyer, Cerf, Paris 1982.

⁶ Alain Masson, *Positif*, n° 566, avril 2008.